

Prédication Nouvel an 2013 – Hébreux 13/14

« Car nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous recherchons celle de l'avenir »

Si l'Eglise avait une carte d'identité, ce texte-là donnerait l'image d'Eglise qui veut rester jeune, en gardant son esprit de « mouvement ». Elle serait bien dans l'air du temps, dans notre monde tout en mobilité ! Nous sommes des passants – toujours branchés, toujours en mouvement. Peu importe où se trouve mon interlocuteur lorsque je l'appelle sur son téléphone « mobile », lorsqu'il répond à mon courrier électronique ? Le plus important est que je sois en contact avec lui et même avec les réseaux du monde entier, avec les personnes les plus diverses. Un clic et je communique. Le « fixe » ne vient plus limiter nos mouvements ! Sur cette carte d'identité de l'Eglise, il n'y aurait plus besoin de visa. Car s'il n'y a pas de cité qui tienne, aucun lieu n'est sacré. Ni Jérusalem, ni Rome ni Wittenberg ne seraient des villes „saintes“ – il n'y aurait aucun droit de faire des guerres „saintes“ pour des lieux consacrés, ni de défendre une terre promise liée à une seule nation, ou à un peuple ! Les croyants seraient juste « de passage ». Et la foi chrétienne n'aurait pas besoin de cathédrales, puisque le chemin lui-même deviendrait un pèlerinage chrétien interculturel.

« Mais ce n'est pas la réalité ! s'énerve Samson, qui est venu du Togo, seul, sans famille, sans contacts, sans hébergement. Être « de passage », c'est facile pour vous. La carte d'identité et le visa, c'est à nous, qui sommes d'une autre couleur de peau, qu'on les demande ! Vous ne savez pas ce que signifie être „dehors“ !

Dehors ! Que diraient ceux qui ont été „jetés“, ou ceux qui, depuis toujours, sont „en-dehors“ des privilèges ? L'exil volontaire, c'est le comble, pour eux qui luttent pour leur survie ! Savez-vous ce qu'on ressent quand on est „dehors“ ? Connaissez-vous le cri de ceux qui se sentent étrangers dans leurs familles ou leurs maisons, ou même leur paroisse, parce qu'on ne compte plus sur leur présence ?

Pouvez-vous imaginer la peur de ceux qui doivent fuir leur pays, ou émigrer pour le travail, le désespoir des étrangers à qui l'on dit: restez dehors, il n'y a pas de place pour vous...

Ce n'est pas seulement la détresse de ceux qui sont loin de leur pays, mais ce qu'on ressent quand on est mis à la porte. Être « dehors », c'est la pression de ne plus être „assez bon“ ou „trop vieux“ : dans le travail, dans les relations, dans la société. Ce n'est pas le nomadisme, c'est la désespérance de ceux qui ne peuvent plus assurer financièrement leur avenir et celui des leurs !

Ne pas avoir de cité qui demeure, ce n'est pas une sagesse de vie. C'est l'angoisse des victimes qui ne peuvent suivre le rythme du monde actuel, la solitude de ceux qui ont été « jetés ». Ils crient: où est ma place? Y a-t-il quelqu'un pour me regarder, pour m'écouter, y a-t-il un « chez moi » quelque part ?

Y a-t-il quelqu'un dans ce „dehors“, où je me perds, qui puisse m'entendre ? »

C'est justement là que l'Eglise est attendue ! Ekklesia, ce sont « ceux qui sont appelés au-dehors ». Mais ça ne signifie pas qu'il faut être nomades sans abris ! Nous avons au contraire besoin des maisons, des temples et des cathédrales, pour y accueillir ceux qui ont besoin de se sentir « chez eux » quelque part. Dans de nombreux pays, les petites Eglises n'ont pas d'endroits à elles. Ces chrétiens sans église se retrouvent dans une école, dans une bibliothèque, dans la boutique d'un cordonnier, toujours dans la crainte d'être chassés. « Être de passage », comme le dit le texte biblique, n'est pas à confondre avec la prétendue légèreté de la mobilité ! La mobilité aujourd'hui si prisée est au contraire un luxe que seuls peuvent s'offrir ceux qui ont une résidence fixe, et où ils peuvent mettre en sécurité leurs biens ! Et les outils modernes de communication sont aussi un moyen de ne jamais vraiment

quitter ses attaches : on peut se dispenser d'aller à la rencontre de « l'autre », puisqu'on reste connecté à « son » milieu ! Peut-être que nous, chrétiens habitants de pays riches, nous vivons cela sur le plan spirituel. Sans remettre en cause la valeur des engagements que nous pouvons prendre, ils ne nous "coûtent" pas vraiment, nous ne quittons pas réellement nos chaudes demeures. Comment alors en "sortir" véritablement ?

Le cœur de notre verset, c'est que nous « recherchons la cité à venir » ! Mais ce n'est pas à imaginer comme un lieu. Les versets qui précèdent disent que les croyants sont appelés à la suite de Jésus. Mais ce n'est pas Jésus glorifié, c'est celui qui fut rejeté par les siens, celui qui a souffert « hors de la porte de la ville ». Et le verset 13 donne le plan de route : « Pour aller à lui, sortons en dehors du camp ».

Philippe, qui est dominicain d'Irak, a vécu une situation dramatique qui lui fait dire : « En dehors du camp, cela peut signifier justement qu'il faut rester là où on est ! Je l'ai vécu, au prix de la peur pour ma propre vie, et je n'ai rien d'un héros ! Dans ma ville, à Mossoul, la violence a éclaté contre les familles chrétiennes. Nous avons vécu les menaces, les incendies des maisons, les poursuites dans les rues, des morts. Beaucoup de chrétiens ont fui. Mes frères dominicains ont dû partir pour Bagdad où beaucoup de familles s'étaient réfugiées. Je suis resté seul dans le couvent, pour ne pas abandonner ceux qui n'ont pas pu quitter Mossoul. Seule la porte du couvent me protégeait. Avec la nuit revenait la peur. Impossible de dormir, impossible de me concentrer sur un travail. J'ai tenu, grâce à la prière des frères et des chrétiens, on veillait avec moi au téléphone, je priais et j'attendais dans l'angoisse l'arrivée du matin. J'ai juste tenu parce que j'avais à être là avec ceux qui m'étaient confiés ».

La caractéristique de l'Eglise qui recherche la cité à venir n'est pas sa mobilité, mais son but. Elle est en réalité celle qui résiste, qui tient ferme, parce que dans la foi elle sait qu'elle veille avec le Christ. « Se tenir dehors », ce n'est pas la résignation de ceux qui sont „out“. Ce n'est pas la rébellion de ceux qui s'exilent volontairement hors des contraintes sociales. Mais c'est une décision consciente et librement assumée, de se tenir auprès de ceux qui restent « hors des portes », que l'on maintient à distance, ou simplement avec ceux qui se sentent dépassés et délaissés, ceux qui sont découragés et à qui la vie n'apporte plus de sens.

C'est là qu'est la place des chrétiens, c'est là que passe leur chemin de vie : ils vont offrir un « chez soi », un abri, prêter une oreille et une main secourables, être veilleurs avec ceux qui ne voient pas d'avenir.

Le cœur de l'espérance donne le plan de route : « rechercher à la cité à venir », celle où Dieu règne. Mais pour le croyant, ce n'est pas l'Eglise qui construit l'avenir, elle le reçoit du Seigneur. Rechercher ce vrai « chez-nous », c'est apprendre à reconnaître que Dieu lui-même l'a déjà construite en son Fils. C'est lui-même qui nous montre que, quel que soit l'avenir, nous ne serons jamais abandonnés.

Tout en étant « dehors », dans l'incertitude et l'inquiétude du lendemain, nous pouvons connaître un « dedans », un « chez-nous » qui est tout simplement « en Christ », et qui est déjà offert. Le « chez-nous », où se montre la cité à venir de Dieu, nous le célébrons dans le culte, où nous sommes appelés ensemble « au-dehors » de nous-mêmes, pour être construits ensemble comme une communauté, comme corps du Christ, qui devient le « chez nous ». C'est comblés de ce cadeau que nous poursuivons la route dans la nouvelle année.

Dans nos vies, aussi pauvres, échouées ou petites soient-elles parfois, Dieu nous a rejoints.

Nous avons vu sa gloire dans la petitesse et la fragilité de l'enfant dans la crèche.

Le vrai „chez-nous“ nous a déjà trouvé. Ce « chez-nous » est dans le Christ, et la cité à venir s'annonce dans la crèche !

Nous avons reconnu que Dieu lui-même est venu « au-dehors » de sa majesté ! Il est « sorti » de son camp sacré, sorti du ciel – sorti du Temple, sorti de la tombe, vers nous ! Bien plus près que tout ce que nous aurions osé imaginer ! Quel Dieu aurait osé cela ? Sortir de ses

privilèges divins, pour se frotter à la petitesse humaine? Pour suivre son peuple sous la tente et dans les rues, pour être avec nous jusque dans la mort, pour nous faire sortir du tombeau. Par la foi, donc en toute confiance, nous pouvons aller joyeusement vers lui, aussi spontanés que des enfants... de Dieu ! Et tout à la fois créatifs et intelligents comme entrepreneurs de cités humaines. Nous suivons une trace qui ne tourne pas vers le ciel, mais vers Jésus, et donc d'abord vers la terre. Sur les chemins simples et non sur les nuées, nous nous « hâtons patiemment » comme le dit la lettre aux hébreux : ni passivement ni précipitamment, mais avec confiance, tout en construisant des abris terrestres dans l'espérance que Dieu règnera. Nous pouvons aller à lui tels que nous sommes. A la lumière de la foi, tout chemin de vie attaché au Christ trouvera la route.

Entre la crèche et la croix, nous faisons un pari fou sur l'avenir d'une bénédiction, telle celle donnée à Josué face à la terre nouvelle : « Sois sans crainte ni frayeur car ton Dieu est avec toi dans tout ce que tu entreprends » (Jos 1/9).

Cette bénédiction et cette force, déjà données pour tous les chemins « dehors », où nous nous accrochons avec foi à suivre le Christ, nous permettront de vivre de telle manière que, quand on nous demande vers où nous allons, nous puissions répondre: « Toujours à la Maison! »

Prof. Dr. Elisabeth Parmentier et les étudiants du séminaire d'homilétique :
Lalie, Claude, Patrick, Sylvie, Bernard, Jean, Martin, Jean-Louis, Madeleine, Philippe,
Hélène, Jean-Luc, Pauline, Soloarison, Raphaël.

Faculté de théologie protestante
Université de Strasbourg